



**Libé week-end** Chaque semaine, retrouvez huit pages consacrées à l'actualité littéraire. Samedi, plongée dans le dernier livre traduit de l'Argentine Mariana Enríquez, *la Petite Sœur* (traduit par Anne Plantagenet, Editions du sous-sol), un portrait enquêté de l'une des figures les plus secrètes et les plus étranges de la littérature sud-américaine, l'écrivaine Silvina Ocampo (1903-1993). PHOTO GETTY IMAGES

# LIVRES/



New York, 1971. L'autrice questionne les liens qui s'inventent chez ceux «qui sortent de la norme». PHOTO DONNA GOTTSCHALK

## «Un désir démesuré d'amitié», livret de famille choisie

**Dans son essai où se mêlent souvenirs et théorie politique, Hélène Giannecchini interroge les nouveaux liens familiaux à travers le récit intime de son enfance et de sa vie de femme.**

Notre désir démesuré d'amitié est-il, comme notre besoin de consolation, impossible à rassasier? Selon Hélène Giannecchini, la réponse est non. «*Féministe, minoritaire, queer*», écrivaine et théoricienne de l'art, elle est née en 1987. Elle croit en l'amitié davantage qu'aux liens amoureux ou biologiques. *Un désir démesuré d'amitié* fait songer aux *Argonautes* de Maggie Nelson parce que s'y mélangent récit intime et théorie politique, souvenirs personnels et notes de lecture. Comme Maggie Nelson ou Roland Barthes dans *Fragments d'un discours amoureux*, dans les marges sont indiqués les titres des livres qui inspirent tel ou tel paragraphe. Ce beau titre est une citation que l'autrice et des amies, en voyage à Amsterdam, ont lue, gravée sur l'Homomonument, «*le premier monu-*

*ment au monde érigé à la mémoire des personnes persécutées et opprimées. Il a été érigé en 1987*», soit l'année de naissance de Giannecchini. Cette phrase devient «*la devise*» de leur séjour, et elle est le point de départ d'une réflexion sur les liens qui libèrent et s'inventent depuis quelques décennies chez ceux «*qui sortent de la norme, dont les désirs ne sont pas majoritaires*», et que la loi ne punit plus.

### Parents pas conventionnels

Depuis trente ans, la question des contours des nouvelles familles et des formes inédites de la parentalité est au cœur de livres, de documentaires, d'articles et d'émissions de radio ou de télévision. Si bien que ce texte-ci, accompagné de photographies trouvées dans des brocantes ou dans des fonds d'archives, n'est jamais aussi intéressant, agréable à lire et singulier que lorsque Giannecchini raconte sa propre enfance, ou l'état dans laquelle la plonge une histoire qu'elle découvre, entend ou lit. Lorsqu'elle parle d'elle, on y est, c'est bien. En revanche, quand le livre creuse la théorie, il souffre de la comparaison avec *les Argonautes*, justement, ou du fait que l'autrice

avance des vérités que l'expérience malheureusement dément. Par ailleurs, qu'une famille choisie soit plus fiable que la famille de sang, même si c'est bien de le rappeler et de s'en souvenir dans les moments de crise, de déception et de désarroi, nous le savons. Les parents de Giannecchini n'étaient pas conventionnels. Ils vivaient à trois. L'autrice a eu deux pères: «*Ma mère est tombée amoureuse une première fois à 19 ans, une seconde à 25. Sa première histoire n'était pas terminée au moment de cette seconde rencontre. Elle a très vite su qu'elle aimait ces deux hommes et, comme elle a refusé de choisir et que personne ne voulait la quitter, ils ont inventé une nouvelle manière de vivre. Leur histoire à trois a duré quinze ans.*» Appartenant à la classe moyenne, ils ont pu habiter un espace dans lequel chacun avait sa chambre, «*adultes comme enfants*»; Giannecchini a un grand frère. «*Un jour, l'un de mes pères a rencontré une autre femme et a décidé de mettre un terme à cette vie.*» Mais elle a continué de dire qu'elle avait deux pères. Lorsque l'un d'eux est mort brutalement, il y eut des «*situations cocasses*»: «*J'annonçais par exemple que mon*

père était mort, on me prenait le bras avec un air de grande tristesse en me présentant des condoléances et, l'instant d'après, mon téléphone sonnait dans ma poche et j'avais mon autre père au téléphone. Les gens n'arrivaient plus à me suivre et me regardaient interloqués: «*Mais attends, il est pas mort, ton père?*» Cette absence de conformisme a compté dans la vie qu'Hélène Giannecchini s'est construite. L'importance qu'elle accorde à l'amitié tient également à l'arrivée, dans la maison familiale, en banlieue parisienne, d'une amie des deux parents qui étaient restés ensemble. Ils avaient rencontré cette femme quelques années plus tôt et l'ont appelée pour lui proposer une chambre, chez eux. Ils éprouvaient le besoin «*de faire une trouée d'amitié dans ce tout-familial*». La description de cette femme est jolie: Giannecchini la montre aérienne, heureuse, indépendante mais attentionnée. Elle était lesbienne; son homosexualité, si elle ne comptait pas pour l'autrice quand elle était enfant, fut ensuite un modèle: «*J'envisais sa liberté.*»

### Cicatrices des années sida

Le livre progresse en même temps que les années passent. *Un désir démesuré d'amitié* raconte, du point de vue d'une femme née en 1987, les traces et cicatrices laissées par des années où le sida était responsable d'une hécatombe parmi les gays: «*Ma génération est à la croisée de plusieurs critiques: soit on nous accuse d'indifférence, soit on pointe notre tendance à nous approprier une histoire que nous n'avons pas vécue.*» Hélène Giannecchini a obtenu l'autorisation de consulter le fonds Sida-Mémoires créé en 1999 à l'Imec. Elle y découvre un récit d'agonie et se demande ce qu'elle va faire de cette «*détresse*». Elle se souvient qu'au lycée, «*on se demandait entre copines si "on avait fait le test", celles qui disaient oui avaient immédiatement une aura de filles cool et sales*». Ces souvenirs qui se glissent dans les plis du livre en font l'intérêt et le charme. Ils lui confèrent du jeu, du doute, de la souplesse. Entamant une relation avec une femme de seize ans son aînée, l'autrice fait l'expérience de la position décalée de sa génération par rapport à la peur et au malheur causés par le sida dans les années 80. Elle rencontre cette future amante en ligne. Elle-même a 24 ans; la femme, Myriam, en a 40. Leur premier rendez-vous se passe dans un restaurant grec du X<sup>e</sup> arrondissement de Paris: «*Elle est déjà là quand j'arrive et je la reconnais alors que je ne l'ai jamais vue. Elle est de dos, je vois sa nuque, ses cheveux courts et gris.*» Myriam ne se montre pas immédiatement chaleureuse. Elle est dure, distante le matin, alors qu'elles ont fait l'amour toute la nuit. Son appartement est presque vide, ce qui, pour le lecteur, fait écho à sa nuque épurée et à la froideur de son comportement. Le sexe avec elle «*est cru, direct, et me donne une impression de puissance*». Ce sentiment, particulier et fondamental, l'amitié ne l'offre pas.

VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

**HÉLÈNE GIANNECCHINI**  
**UN DESIR DÉMESURÉ D'AMITIÉ**  
Seuil «la Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle»,  
288 pp., 21 € (ebook: 15 €).